

Jean Luc Le Creurer

Les âmes tourmentées

Terreur en Normandie

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© JEAN LUC LE CREURER MARS 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du même auteur :

410 nuances de barbecue. Édition Évidence 2018

Dernière prière à Seward. Édition Évidence 2017

Rêves tendance dans le noir. Éditions Thebookedition 2016

Noire tendance. Éditions Cécile Langlois 2015

Court... la nuit. Pseudo de Jean Luc Mareug. Éditions
Demdel 2015

À Marlène ma Réunionnaise Bretonne
À Emma, Hugo et Charly mes petits enfants normands
À Dylan, un courageux guerrier de la vie
À mon ancien village
Et à toutes les âmes meurtries par une mort violente

Prologue

La fillette ouvrit brutalement la porte du placard, poussa les vestes accrochées sur leur cintre au plus loin de la tringle et s'engouffra dans ce minuscule refuge. La main tremblante, elle fit coulisser la porte pour refermer sa cachette et rester dissimulée dans le noir, un grand couteau de cuisine ensanglanté à la main.

Chapitre 1

« Urgence absolue »

Samedi 15 juin, 14 heures 45

Marlène jeta les pièces de monnaie dans le panier du péage, le feu rouge passa au vert et la barrière se leva. C'était le dernier péage_entre Paris et la Normandie. La capitale était bien loin, mais elle était proche de son but et de ses racines. L'autoroute était monotone et elle allait bientôt sortir de cette route en ligne droite pour accéder à des chemins plus tortueux. Il y avait du monde mais la circulation était fluide, des parisiens et autres banlieusards en mal de nature venant s'oxygéner dans cette belle province. Au bout de 10 minutes, son GPS s'éteignit brutalement. « Pas grave, je vais bien reconnaître la route », se dit-elle en tapotant le petit écran noir. « Il va falloir que j'en rachète un autre », pensa t-elle, en regardant le panneau indiquant la sortie prochaine. C'était bien pratique pour se repérer dans les rues de Paris à la recherche des familles, voire des magasins de fringues.

Il faut dire que cette jolie brune de 32 ans aux cheveux bouclés était juge, une JAF, une juge des affaires familiales, métier complexe et nécessaire de nos jours. Célibataire depuis 2 ans, suite à sa séparation d'avec son compagnon, elle vivait seule avec son chat dans son appartement parisien. Son fidèle félin était d'ailleurs du voyage ; enroulé

sur lui-même couché sur le siège du passager avant, la bête dormait en boule d'où juste une pointe d'oreille émergeait du pelage tigré.

À la jonction avec la deux-voies qui l'emmenait à l'entrée de Deauville, son ventre se mit subitement à gargouiller. Une barre latérale s'incrusta à la base de son abdomen ; elle reconnut immédiatement ce symptôme. « Je n'aurais jamais dû manger ce sandwich tout à l'heure », se sermonna t-elle, mais il fallait bien avaler un bout et s'arrêter faire pisser le chat. Ses intestins ne supportaient pas ces aliments sous vide ; est-ce le produit-lui-même ou le manque d'atmosphère dans l'emballage qui lui donnaient ces douleurs ?

Le moment était mal choisi pour une dissertation. Il y avait urgence, elle connaissait son corps et le résultat final peu glorieux, mais inévitable. Elle regarda devant elle, mais savait très bien que, cette portion de route n'accueillant aucune station-service et encore moins de toilettes, il fallait rouler encore. Enfin elle arriva au bout, terminant par un virage sec avant d'atteindre la route nationale bordée d'habitations. Que faire ? S'arrêter à la première demeure et implorer l'accès aux toilettes ? Non ce n'était pas son genre, sa nature calme et discrète l'empêchait d'aller taper à la première porte venue, et puis le village n'était plus très loin.

Elle se tordait sur son siège comme un serpent ondulant autour de sa proie, repoussant l'idée de s'arrêter pour se soulager. Bientôt elle arriverait à la maison de ses parents pour le meilleur et le pire en cet instant. Elle maudissait son repas express quand elle se rendit compte de son erreur : elle aurait dû sortir à Pont l'Évêque et non emprunter la double

voie. Un coup d'œil dans son rétroviseur et elle s'arrêta sur le bas côté. Un demi-tour franc et rapide l'emporta vers le célèbre bourg au nom de fromage. Cela n'avait ralenti en rien les arcs électriques sur ses intestins, bien au contraire, cela s'amplifiait de minute en minute.

À l'entrée du village elle fila à gauche et reconnut le magasin de bricolage ; par contre le restaurant en forme de tonneau était sorti de terre durant ces 3 années. Un temps si long et si court à la fois : elle n'avait pas remis les pieds dans sa région depuis la mort de ses parents.

Elle descendit doucement la côte de Tourville, le repère des radars, l'angoisse des automobilistes, pour traverser le village et remonter la pente opposée, laissant dans une cuvette cette bourgade coincée entre deux collines. Cela devenait de pire en pire, son ventre allait exploser, là il y avait urgence absolue, elle ne tiendrait pas jusqu'à la maison.

En haut de la grande montée, un parking attendait bordé de grands platanes que des touristes viennent s'y reposer. Elle ralentit, pensant s'arrêter pour se soulager entre deux arbres, mais un camion y était stationné ; elle reprit sa route, dépitée. Un peu plus loin sur sa droite elle aperçut un petit chemin ; lorsqu'elle stoppa à l'entrée, elle vit deux panneaux de bois à une petite intersection. Sur la droite gravé au nom de LA FERME TANNOU et à gauche LA LANDE. Elle engagea sa voiture sur le premier, direction le Tannou.

Débouchant dans une grande cour entourée de hangars en brique orange et feu, elle stoppa son véhicule à quelques mètres de la grande bâtisse en pierre.

_ Je reviens Ty Maho. Dit-elle à son chat à peine réveillé par l'arrêt de la voiture.

Si son ventre ne la tenaillait pas autant elle aurait couru comme une folle, mais là c'était impossible, la douleur et les fuites possibles l'en empêchaient. Elle frappa à la porte tout en enchaînant une danse du ventre endiablée. Aucune réponse, elle se dit qu'étant dans une ferme les occupants étaient aux champs ou à la basse-cour ; il fallait qu'elle trouve absolument des toilettes, et en urgence hyper absolue. Elle se décida à enfoncer la poignée. Tant pis, elle s'excuserait après.

La serrure n'était pas verrouillée, elle poussa le lourd portail de bois marron puis entra dans un hall ; à sa droite une porte vitrée toute orange, à sa gauche une autre issue avec une plaquette incrustée d'une tête de chat, sous laquelle étaient inscrites les lettres WC. Elle se jeta sur cette divine échappatoire ; de ses mains fines elle baissa ses vêtements et s'abattit comme le vent d'une tempête sur ce trône de la tourmente.

Au bout de dix bonnes minutes elle sortit des toilettes, soulagée. « Maudit sandwich te voilà évacué vers des cieux moins cléments ! »

— Il y a quelqu'un ? Demandât-t-elle en avançant vers l'autre porte.

Soudain, elle entendit des gémissements courts puis des pleurnichements venant de l'entrée, du placard plus exactement. Instinctivement elle fit coulisser la paroi reflétant sa silhouette mince dans le grand miroir. Les pleurs sortaient de sous un tas de vêtements, elle écarta les pulls

enchevêtrés pour en sortir... une petite fille aux yeux brillants.

Elle fit un léger bond en arrière en la découvrant : l'enfant était couverte de sang. La fillette d'une dizaine d'années la regarda quelques instants, les yeux remplis de larmes, puis sortit sa main tenant un grand couteau maculé de sang.

— Là-bas ! Dit-elle en montrant de la pointe de sa dague la porte vitrée.

Elle tourna la tête dans la direction indiquée par la fillette et vit avec effroi que la poignée était rouge sang. À cet instant son cœur s'emballa et elle comprit que quelque chose de grave était arrivé.

Clément roulait tranquillement et très doucement sur cette sinueuse route de campagne. Un grondement se fit entendre, un coup d'œil dans son rétro et il vit une moto lui coller au pare- choc puis le doubler rapidement en plein sur une ligne blanche. Il maudissait le motard pour cette imprudence, en plus, à l'entrée d'un virage.

Cela le ramena deux jours après ses 20 ans ; sa mémoire n'avait rien occulté, même avec ses 32 ans, tout était encore bien présent dans son esprit. Il ressentait encore le choc contre cet arbre ; en plein virage, la vitesse excessive de la fougue de son jeune âge avait propulsé sa moto en plein cœur de ce pylône naturel. Au bilan, une énorme frayeur et une jambe gauche poly-fracturée. Il s'en était bien sorti, compte tenu du choc extrêmement violent. Aujourd'hui, et

après de multiples opérations qui lui avaient valu de belles plaques en métal et de somptueuses vis, il marchait, certes avec une canne, mais c'était là son ultime séquelle. Cependant, cet accident avait changé le cours de sa vie : lui hyper actif, fan de sport intense, il avait dû se convertir à des activités plus statiques, comme l'équitation qu'il pratiquait régulièrement.

Mais le plus dur avait été sa carrière professionnelle : lui, qui se destinait au journalisme international dans son école spécialisée, avait dû renoncer à ses futurs déplacements à travers le monde, faute de mobilité. Sa canne était là, chaque jour, pour lui rappeler ce sale coup du destin.

Il avait trouvé une place de journaliste peu après ses études dans un journal régional, à Caen, mais était toujours prêt et volontaire pour les reportages extra muros, ce qui lui plaisait et le rendait heureux aujourd'hui. Ce handicap qu'il refusait ne le gênait pas trop, il boitait, c'était tout. Sa jambe n'avait jamais récupéré de cet accident, il s'était adapté avec le temps et la force des choses à ce problème.

Chapitre 2

« Danger »

Marlène poussa délicatement la porte entrouverte. Une grande pièce assez sombre l'interpella. Elle qui était habituée aux locaux modernes à la clarté presque aveuglante et artificielle se retrouva face à deux petites fenêtres, qui tentaient tant bien que mal d'apporter de la lumière dans cet endroit rustique.

Une grande cheminée en pierre ouvrait son foyer en plein milieu, séparant le séjour de la salle à manger. À droite, un canapé bois et tissu regardait une télévision éteinte sur son meuble, à gauche une immense table en bois entourée de ses chaises envahissait cette partie. Elle chercha ce que voulait lui indiquer la fillette quand elle aperçut un pied dépasser du canapé à même le sol.

Elle s'approcha telle une biche aux abois. Devant elle était allongé un homme dans une mare de sang. Elle ne put s'empêcher de mettre une main sur sa bouche, plus par dégoût que par peur. Allongé sur le dos, la victime tenait sa gorge de la main gauche. Elle s'agenouilla près de son visage aux yeux fermés.

Très jeune, son père lui avait appris les rudiments du secourisme, un souvenir de son service militaire en qualité

d'infirmier ; elle avait d'ailleurs passé son brevet pour faire plaisir à son papa, mais sans conviction médicale.

Une large entaille dépassait des doigts crispés, un flot de sang s'en était échappé... elle ne chercha même pas le pouls carotidien, mais posa une main sur le cœur de l'homme, là où le sang n'avait pas coulé. Rien ne bougeait, le type était mort égorgé.

Bien sûr, durant ses études de droit elle avait vu des photos et lu des comptes-rendus de meurtres et diverses morts, mais là, c'était bien le premier cas réel de sa vie. Elle remarqua que des gouttes de sang partaient de la chemisette bleue de l'homme en direction du fond de la pièce. Se levant, elle suivit cette trace sanguinolente jusqu'à devant une porte à demi ouverte, décorée d'un petit panneau montrant une casserole et le mot CUISINE en dessous.

Elle entra avec prudence. La grande fenêtre éclairait un corps couché sur le côté. Elle contourna la table de bois, c'était une femme blonde dont la blouse déchiquetée dégoulinait de sang. Là, elle put poser ses doigts sur la carotide. La peau presque froide ne souleva pas l'artère. Morte également, dans une flaque de sang.

Son cœur restait stressé. Elle regarda à peine le visage de la femme étendue à ses pieds ; elle avait froid et chaud à la fois, mais son courage était toujours présent, une grande notion de calme chez elle.

Elle regarda autour d'elle, la cuisine ne donnait sur aucune autre pièce ; elle se redressa et fit demi-tour pour accéder à l'escalier. Montant les marches en bois, elle fut étonnée par le silence de ses pas, aucun bruit ne sortait de

ces planches de bois brut, pas même un simple crissement, le temps avait fait son œuvre à cet endroit. À l'étage elle ne trouva personne, pas de mort par là, juste des chambres et une salle de bain. Ouf ! pensa t-elle. Cette courte investigation et surtout ces macabres découvertes avaient remis de l'ordre dans ses intestins, elle était à présent plus coincée qu'un bouchon d'automobiles à un retour de vacances ; son transit était à présent bloqué.

— Ce sont tes parents ? Demanda-t-elle à la fillette assise au fond de son placard.

Celle-ci fit oui d'un signe de tête puis mit ses mains sur ses yeux et pleura, le long couteau posé sur ses jambes repliées, tout sanguinolent.

— Comment t'appelles-tu ?

La petite fille cessa de pleurer avant de baisser les mains, elle regarda Marlène d'un air effrayé et triste.

— Aurélie, madame.

— As-tu mal quelque part ? Es tu blessée ? Tu es couverte de sang.

— Non- madame, ça va.

— Dis-moi, que s'est-il passé ?

— Je suis entrée et je les ai trouvés, madame.

Puis elle s'effondra en sanglots. Marlène se dit alors que ce n'était pas son rôle, même si un drame avait eu lieu. Elle détourna la tête de l'enfant et prit son téléphone portable.

— Centre de secours j'écoute.

— Bonjour Marlène Lecavellier, je viens de trouver deux morts dans une ferme.

— Ah deux morts, vous êtes certaine ?

— Oui j'ai mon brevet de secourisme. Il y a aussi une petite fille en vie.

— Bien donnez-moi votre numéro, je vous rappelle.

— C'est le 90 55 64 67 08 98.

Elle regarda une vieille et hideuse poupée de chiffon accrochée dans l'entrée de cette lugubre ferme. Son portable vibra et une mélodie électronique retentit dans le petit hall. Elle expliqua au pompier le pourquoi du comment, le passé du présent ; il lui répliqua alors le futur avec une ambulance sur le départ.

Reste plus qu'à attendre. Elle regarda sa montre qui indiquait 15 heures 25. Heureusement qu'elle avait pris deux semaines de congés car elle savait qu'elle allait devoir raconter encore et encore à la police ses macabres découvertes. Ses petites vacances commençaient bien mal.

Chapitre 3

« Secours tardifs »

— Tu veux boire quelque chose ?

— Non madame.

— J’ai appelé les pompiers, ils ne devraient pas tarder.

La fillette hocha la tête mais son regard semblait perdu dans le vide, seuls ses yeux mouillés ressortaient de ce visage pâle aux reflets roux. Marlène ne savait pas quoi lui raconter, les visages des deux morts hantaient son esprit pourtant si vif. Un long et pénible silence prit place dans cette ferme lugubre. Marlène fixa la poupée accrochée.

— C’est à toi cette poupée ?

La fillette avança son nez en dehors du cagibi puis reprit aussitôt sa place au fond de sa cachette.

— Non madame, elle a toujours été là, en plus elle est moche.

— Tu as raison, elle n’est pas très jolie.

— Es -tu seule ici ?

— Oui madame.

— D’acco...

Un bruit venant de l’extérieur la fit alors sursauter, lui coupant net son début de phrase.

Clément arriva à l’entrée de Deauville, ça bouchonnait entre les feux de la grande avenue. La climatisation tournait au minimum, il ne faisait pas encore trop chaud en cette moitié de mois de juin. En ce samedi après midi, les touristes affluaient pour se ruer sur les plages et engorger les routes. « Saloperie de bouchon », pensa t-il, en changeant un disque laser. Si près du but et bloqué !

Finalement, au bout d’une demi-heure, il avait traversé le pont et se trouvait dans Trouville sur Mer. Longeant le quai et les restaurants, il passa la mairie puis prit sur la droite avant le casino. Il connaissait assez bien la route pour y être venu trois mois plus tôt faire un reportage sur les 100 ans d’un hôtel. Son papier journalistique et ses photographies avaient tellement plu au propriétaire que celui-ci lui avait offert une semaine gratuite dans son établissement, et cela arrangeait bien Clément actuellement.

Il n’avait pas pris ces trois semaines de congés pour faire du shopping, encore moins de la bronzette ni se faire plumer au casino ou encore festoyer dans les restaurants, non il était sur un reportage. Plutôt une enquête en fait : un assassinat, un meurtre pur et dur, mais pas n’importe lequel, celui de sa vieille maîtresse de CM2 : mademoiselle Téziste. Les gamins de l’école l’appelaient la mère Agnès alors qu’elle se prénommait Micheline. L’Agnès Téziste faisait plus rire que la vieille locomotive, comprenez qui pourra, cette blague

d'enfants potaches qu'elle avait traînée jusqu'à sa retraite, il y a 21 ans.

En tout cas une semaine lui suffirait, il avait de la tapisserie à refaire dans son appartement Caennais puis il avait prévu de s'octroyer de petites vacances pour visiter les plages du débarquement toutes proches, mais tout cela après son reportage, bien sûr.

Il fit le tour du pâté d'immeubles et passa deux fois devant l'hôtel à la recherche d'une place de parking. Enfin il en trouva une assez loin, à l'écart du centre ville mais non payante. Il abandonna sa voiture et, sac de sport sur le dos, partit à la recherche de sa future résidence. Il faisait assez beau malgré un soleil boudeur jouant à cache-cache avec les nuages, l'air iodé de la mer toute proche excitait ses narines, un léger vent doux soufflait cette odeur si particulière de bord de mer, faisant virevolter les papiers gras sur les trottoirs.

Le palace était vieux mais en excellent état. Construit proche de la plage à la belle époque, des résidences construites au plus près des flots avaient bouché sa vue sur mer, le laissant derrière, dans l'ombre des rues étroites. À la réception il déclina son identité. Le patron absent avait laissé une note pour que son séjour soit le plus agréable possible. La chambre était spacieuse et le lit gigantesque, les immenses doubles rideaux bordeaux apportaient un cachet rétro à l'ensemble table de nuit-armoire et bureau. Seule la salle de bain moderne se cachait en retrait de cette époque lointaine et de ses frises. Il rangea ses affaires dans la vieille armoire en bois sculptée de biches et de cerfs puis installa son ordinateur sur le bureau Louis quelque chose. L'internet

avait pris possession de ces lieux anciens, sans fil et en toute discrétion. Il cala sa fidèle canne entre le mur et la table de nuit puis s'allongea sur le lit douillet et ferma les yeux.

Il situa dans son esprit ce qui lui avait fait quitter sa capitale Normande : la vieille bourrique qui traumatisait ses élèves avait été retrouvée assise dans son fauteuil il y a trois jours. La femme de ménage avait eu un choc en découvrant ce corps raide face à la télévision encore allumée. En entrant dans la pièce, elle avait trébuché sur un lourd chandelier argenté ensanglanté, l'arme du crime, comme l'avait confirmé le médecin légiste. Un meurtre à Saint Gatien-des-Bois.

Un bruit de moteur avait ôté la fin du mot de la bouche de Marlène. Enfin les pompiers. Elle ouvrit la porte. Une ambulance d'un rouge brillant sous les rayons semi agressifs de ce soleil de presque été se garait devant la maison. Des hommes en bleu en sortirent. Le plus âgé, bloc de papier à la main, se dirigea vers elle tandis que les deux autres couraient vers l'arrière du véhicule.

— Bonjour madame.

— Bonjour, je vous attendais. C'est par là.

— D'accord. J'ai lu votre appel : deux morts et une fillette en sang.

— Oui, je suis certaine des décès, j'ai mon BNS.

— Bien. On s'en occupe.

Sur ces entrefaites, les deux plus jeunes pompiers étaient revenus, les bras chargés de malles d'un rouge écarlate. Ils pénétrèrent dans la maison. Elle les suivit fébrilement. L'un d'eux posa ses valises devant la petite fille et commença à l'ausculter. Lorsque Marlène entra dans la salle à manger, elle entendit : « On touche à rien, c'est des meurtres ! ».

Elle vit le visage grave du responsable de ces secours très tardifs s'informer de l'état de la fillette. Rien, elle n'avait rien. L'un des sapeurs montra alors à son supérieur le grand couteau dégoulinant de sang qu'il tenait entre deux compresses.

— La petite avait ça sur les genoux.

Il décida de faire sortir tout le monde de la maison et insista pour que la fillette grimpe dans l'ambulance.

— J'appelle les gendarmes. Dit-il en sortant son téléphone portable. Je pense qu'ils vont vous interroger.

— Oui bien sûr, je comprends. Je travaille pour la justice, vous savez.

Elle composa son numéro. Dans quelle galère avait-elle mis les pieds. Elle voulait juste venir vendre la maison de son enfance, et voilà qu'une histoire de meurtres lui tombait dessus. Elle pensa à la petite fille, se demanda si elle avait tué ses propres parents, l'horreur absolue.

Marlène observait les alentours de la ferme tout en tenant en laisse son chat qui reniflait les mulots entre les roues d'une brouette en tôle rouillée. Ce n'était pas une grande

bâtisse, mais un étage, surplombé d'une toiture en ardoise lui donnait une certaine allure, un gros rectangle entouré de hangars plus spacieux que cette ferme. Elle aperçut d'ailleurs un tracteur pointer le bout de son nez rouge à l'entrée d'une remise. Une grande place de gravillons blancs, entourée d'une haie haute et feuillue d'arbustes, plantait le décor final de ce film d'horreur.

— Touche pas Ty Maho, c'est sale. Dit-elle en tirant sur la laisse.

Le félin parisien avait reniflé une touffe de poil grise. On a beau être castré et enfermé continuellement dans un appartement, les origines sauvages reviennent dès que la nature s'offre à nous.

Elle vit une voiture de la gendarmerie entrer en ces lieux devenus maudits. Deux hommes en uniforme discutèrent avec le chef des pompiers avant de s'engouffrer dans la maison. Lorsqu'au bout de 10 minutes ils en ressortirent le teint blême, elle avait déposé son chat dans sa voiture et attendait patiemment devant le véhicule de la sûreté publique.

Le chef pompier lui fit un signe de la tête avant de grimper dans sa camionnette et de quitter les lieux.

— Bonjour madame, alors c'est vous qui avez découvert les corps.

— Oui bonjour, c'est bien moi.

Le gendarme la fixait de ses grands yeux d'un bleu profond et océanique qu'elle ne pouvait ignorer, elle ne

voyait que ça émerger de sous son képi. Elle remarqua juste une barrette jaune sur chacune de ses épaules ; ce devait être un haut gradé.

— Je me présente, capitaine Flariot.

— Marlène Lecavellier. Enchantée.

— Eh bien, madame racontez-moi votre histoire.

Et là dans la cour, pas loin des cadavres qui reposaient pour une éternité certaine, elle déballa ses petites affaires et vida complètement son sac : l'autoroute et Paris, sa subite recherche de toilette, la fillette ensanglantée, les corps, enfin tout, sans rien oublier. Elle avait entièrement confiance en la justice, c'était son métier, sa vie. Il faut dire que sa carte de juge avait mis en confiance cette autorité judiciaire qui ne la quittait pas des yeux, cela en devenait même gênant. Ses coordonnées notées, sa vie répertoriée, voilà ce qu'elle avait gagné au grand jeu du « chercher de toilette ».

— Très bien, nous vous convoquerons dans nos locaux pour votre déposition.

— Aucun souci.

— Brigadier-chef. Faites le tour de la maison, voir si il n'y a pas quelque chose de bizarre.

— Bien mon capitaine.

Sur ce, le jeune homme tourna les talons puis s'éloigna derrière la maison.

— Pardonnez moi mais... Votre visage ne m'est pas inconnu... Demanda-t-elle presque timidement.

— Je me disais la même chose à votre propos...

— Marie Jo ? Poussa-t-elle de sa voix douce.

— Mais bien sûr, Marlène ça me revient, la 3ème F, le lycée Marie Joseph.

— Oui Jérémy ?

— Tout à fait.

— Eh bien quelle coïncidence, ça fait un bail.

— Eh oui, presque 20 ans, ça passe ! Ainsi tu es juge, c'est bien.

— Et toi gendarme, je n'aurais jamais cru.

— Eh oui, j'ai toujours été attiré par ce métier.

Elle se souvint alors, adolescente, avoir eu le béguin pour ces beaux yeux turquoise. Elle aurait damné père et mère à l'époque pour un flirt bleu océan, mais celui-ci était tombé à l'eau lorsque ses géniteurs l'avaient changée d'école à la fin de cette 3ème. La vie avait continué et les chemins divergés pour se retrouver un jour, à côté de cadavres fraîchement trucidés.

— Et pourquoi es-tu dans la région ? Pardonne-moi, c'est plus de la curiosité qu'une enquête.